

Essai

Mariel O'Neill-Karch

Number 64, November 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42499ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

O'Neill-Karch, M. (1991). Review of [Essai]. *Liaison*, (64), 40–41.

E

ESSAI

Fernand Dorais, **Témoins d'errances en Ontario français**. Essai, Hearst, Le Nordir, 1990, 149 pages.

Arrivé en 1969 à Sudbury, Fernand Dorais s'est tout de suite cru dans le désert comme, trente ans plus tôt et dans des circonstances semblables, François Hertel, un autre «maître» venu de l'Est (page 74). Mais comme dans les deux cas nous avons affaire à des humanistes, ce désert rejoint par delà le temps et l'espace, celui de la **Bérénice** de Racine: «Dans l'Orient désert quel devint mon ennui / Je demeurai longtemps errant dans Césarée». Ce que nous livre Fernand Dorais, ce sont des méditations sur ces errances qu'il a soustraites «réflexions venues de l'amer», annonçant ainsi le ton aigre, souvent ironique et profondément affligé de ses propos.

Cette amertume vient en partie sans doute du peu de cas qui a été fait de son premier recueil d'essais, **Entre Montréal... et Sudbury. Prétextes pour une francophonie ontarienne**, publié en 1984 chez Prise de Parole, «qui ne devait pas être très convaincant à en juger par le peu d'échos qu'il suscita» (page 84). Une deuxième cause de cette amertume est ce qu'il juge être le conservatisme grandissant de la nouvelle génération pour qui un travail bien payant est plus important que de contribuer à l'épanouissement de la culture héritée de ses aînés, de CANO plus précisément, qui transforma «en très peu de temps tout notre petit milieu, métamorphoses hélas! sans lende-

main» (page 75), précise l'essayiste qui a la nostalgie de ces belles années. Enfin, l'amertume de Fernand Dorais est aussi alimentée par son mépris de ses critiques éventuels, issus des milieux universitaire (celui de la seule scientificité) et gouvernemental (celui du fédéralisme multiethnique) dont il fait le procès à l'avant-dernière page de son livre: «Toutes les réflexions que présente ce papier s'avèrent des plus discutables et seront sans doute réfutées par un lecteur ontarien éventuel, surtout si ce lecteur est soit universitaire, soit haut placé à Ottawa ou Toronto.

Sans doute parlera-t-on de subjectivisme et d'affirmations qui résistent peu à l'analyse scientifique des faits, ces deux vieux lieux communs de récupération de tout ce qui nuit à l'institutionnalisation» (pages 147-148). Universitaire, de Toronto par surcroît, j'accepte comme étant le mien le jugement que me fait porter Fernand Dorais sur son propre livre, en y apportant toutefois quelques nuances.

Témoins d'errances en Ontario français est un recueil qui réunit sept essais/conférences composés entre 1985 et 1990, précédés d'une préface où la vie de l'auteur est mise en parallèle avec la montée du nationalisme au Québec d'abord, puis en Ontario français. Les chapitres sont donc centrés sur un questionnement profond sur l'identité culturelle, tant individuelle que collective, mais ne sont pas présentés dans l'ordre de leur composition. Je n'en veux pas aux «redites, reprises, tentatives

toujours nouvelles, réassumations ruminées» (page 27), tout à fait compréhensibles et même souhaitables dans une démarche qui cherche par tous les moyens à creuser des questions vitales, mais l'ordre chronologique, il me semble, aurait permis de saisir plus facilement le développement de la pensée de l'auteur qui dit, dans son introduction, avoir voulu «établir une continuité dans la fidélité» (page 26).

Fidélité à la notion de culture surtout, que Fernand Dorais dissocie, et avec raison, de tout ce qui est artificiel, étranger à l'individu et au groupe auquel il appartient. Pendant trop longtemps, les seuls livres jugés «bons» venaient d'ailleurs et véhiculaient forcément les valeurs d'une culture étrangère (qu'on se rappelle la citation de **Bérénice**) donc aliénante. C'est pour s'approprier cette notion de culture que l'essayiste, dans le texte le plus bref, placé au centre du recueil, tente de définir ce qu'il entend par culture, disant que c'est «une histoire», «un langage partagé», «une ethnie», «un style sociétal», «l'élection de valeurs» et enfin «une volonté d'avenir» (pages 63-64).

C'est justement parce qu'un groupe de jeunes a eu une vision d'avenir que le miracle de Sudbury a pu se produire au début des années soixante-dix. Mais au début des années quatre-vingt-dix, alors qu'à Sudbury toujours «l'anglais s'est définitivement imposé comme seule langue efficace de communication» (page 145), et que plusieurs créateurs ont quitté la ville et la province pour s'établir à

Montréal, Fernand Dorais, malgré son amertume, n'a pas trahi le rêve qu'il s'est fait d'un Nouvel-Ontario qui accèderait éventuellement «à son autonomie, alors que le travaille dans ce qu'il a de plus profond et de plus précieux la triple crise de la laïcité, de son enseignement universitaire à fonder et de son statut ethnique spécifique face à l'américanisme et aux autres faits francophones ou ethniques du Canada» (page 81).

Il est donc tout naturel que **Témoins d'errances en Ontario français** soit un livre subjectif, rempli d'affirmations sans fondement scientifique, puisque ce livre se veut le témoignage d'un homme de coeur, arrivé en Ontario avec un bagage culturel québécois (ce qui, à l'époque, voulait dire surtout français). Cet homme de coeur s'est mis à l'écoute des jeunes d'ici et s'est aussitôt emballé pour leurs projets de création ainsi que pour leur mode de vie; cet homme de coeur s'est enraciné profondément dans son nouveau milieu, créant autour de lui un oasis où jeunes et moins jeunes se sont réunis pour illustrer une culture qui peut dépasser la censure des bien-pensants (voir le chapitre sur **Les Rogers**) et devenir «une expérience commune et partagée» (page 63) par le biais du théâtre, par la voie de la poésie et de la chanson ou par le truchement de la prose, celle de nouvelle, du roman ou, comme dans le cas présent, de l'essai.

Mariel O'Neill-Karch



Roger Bouchard, **Visions d'outre-vie**, Montréal, Louise Courteau éditrice, 1991.

Roger Bouchard se meut, dans le monde des hommes et des choses, avec une aisance peu commune : il a l'air parfaitement heureux. Pourquoi alors ce titre troublant, inquiétant? De quelles visions s'agit-il?

À la lecture du livre, nos connaissances sur l'auteur, sur nous-mêmes et sur l'être humain en général s'élargissent et s'approfondissent. On comprend mieux les cycles de vie, le jeu de la lumière et de l'ombre, l'alternance des saisons, le va-et-vient dans la nature, l'évolution spirituelle chez certains, l'existence quasi-végétale chez d'autres, le mouvement et le repos, la puissance régénératrice du silence.

C'est avec beaucoup de sérénité que Roger Bouchard pose les questions fondamentales de la vie et de la mort, inséparables comme le jour et la nuit, puisque la vie est mouvement, tandis que la mort, elle, constitue le repos nécessaire et l'harmonie du silence qui préparent l'âme pour sa prochaine vie. En apprivoi-

sant la mort, l'auteur nous livre son propre «art de vivre»: Montaigne ne disait-il pas que «vivre, c'est se préparer à mourir»?

À la manière des philosophes, Bouchard partage, avec ses lecteurs, ses connaissances et expériences sur la mort afin de mieux comprendre la vie et de mieux la vivre. Mais qu'est-ce qui se passe au moment de la mort? L'homme revoit sa vie, étape par étape, événement par événement, comme un film. En évoquant tout ce qu'il a vécu, il y réfléchit, se juge, se repent et graduellement s'en détache.

S'il existe, parmi ses souvenirs, un projet important qu'il n'a pu réaliser, la conscience le retient et s'y oriente pour pouvoir le réaliser, lors d'une prochaine vie. Le passage de la vie à la mort (le trépas, du verbe trespasser, XIIe siècle) n'est pas une expérience douloureuse, mais un grand soulagement. On traverse un long corridor et l'on arrive dans un monde de lumière et de rayonnement où des êtres subtils et lumineux accueillent le nouveau venu.

Bouchard distingue, cependant, la mort naturelle de la mort violente : meurtre, suicide, accident ou blessure de guerre. Seule la mort naturelle assure le cheminement spirituel et l'évolution de l'âme vers les mondes subtils, extraterrestres et immatériels. Seule la mort naturelle aussi mène vers le repos, étape nécessaire à la future réincarnation, à la vie éternelle à travers une succession ininterrompue de vies et de morts réitérées.

Par contre, le suicide et le meurtre condamnent l'âme

